



Le Bulletin

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES DE BELGIQUE

Séance publique

Réception de Jacques Charles Lemaire et de Lydia Flem

Roland Mortier – Jacques Charles Lemaire – Jacques De Decker – Lydia Flem

Communications

Jacques Crickillon Le vieil étang : voyage en poésie lointaine – **Guy Vaes** Un virtuose de la coupe – **Jacques De Decker** Paul Valéry est-il mort d'amour ? – **Alain Bosquet de Thoran** Du Collège de Pataphysique à l'Ouvroir de Littérature Potentielle – **Lydia Flem** Freud, poète de l'inconscient – **Marc Wilmet** « Ne me laisserez-vous que cette confusion du soir - Après que vous m'avez, un si long jour, nourri du sel de votre solitude... ? » (Saint-John Perse). Retour sur un subjonctif contesté – **Daniel Droixhe** Langue, race, politique et littérature régionale dans l'*Action wallonne* (1933-1940) – **François Emmanuel** Quelques pas dans le labyrinthe (Rêve et écriture) – **Jean-Baptiste Baronian** Simenon et la bibliophilie

Texte

Marc Quaghebeur Permanence et avatars du mythe du XVI^e siècle, dans la littérature belge de langue française, après *La Légende d'Ulenspiegel*

Prix de l'Académie en 2009

Ceux qui nous quittent

Jean Tordeur par Jacques De Decker



Du Collège de Pataphysique à l'Ouvroir de Littérature Potentielle

Communication de M. Alain Bosquet de Thoran
à la séance mensuelle du 8 mai 2010

Merdre !

Chères consœurs et chers confrères,

Ceci n'est pas une injure, mais le maître mot d'Ubu et de son auteur Alfred Jarry, mot qu'il est indispensable de prononcer, comme un sésame, avant de parler de Pataphysique.

Je fus en un temps lointain membre du Collège de Pataphysique.

Et moyennant *phynances* (ce qui s'écrit *p, h, y,*) je fus admis comme simple membre Auditeur, mais ce qui me donnait le droit à recevoir leurs publications, et, parmi celles-ci, ces Statuts, pièce maîtresse de son existence, comparable, *mutatis mutandis*, à notre Constitution.

En voici les articles les plus importants :

Article 1, § unique : Les Statuts du Collège de Pataphysique sont Pataphysiques.

Article 2, § 1 : La Pataphysique est LA science.

§ 2 : La Pataphysique est inexhaustible.

Article 3, § 1 : Le genre humain n'étant composé que de pataphysiciens, le Collège de Pataphysique mélange ceux qui ne l'ignorent pas avec ceux qui l'ignorent.

§ 2. Le Collège de Pataphysique promeut la Pataphysique en ce monde et dans tous les autres.

Mais c'est surtout l'activité du Collège de Pataphysique que nous devons retenir. Voici quelques chaires fondamentales :

- a) Pataphysique Générale et Dialectique des Sciences Inutiles.
- b) Pataphysique Appliquée, Blablabla et Matéologie.
- c) Catachimie et Pataphysique des Sciences inexactes (médecine, histoire, sciences sociales et culinaires, etc.).
- d) Mythographie des sciences exactes et des sciences absurdes.

Citons encore :

- Travaux pratiques d'Alcoolisme et Céphalargie appliquée.
- Travaux pratiques de belge.
- Travaux pratiques de machine à décerveler.

Une note précise que cette liste n'est pas limitative et que ces activités peuvent être scindées avec l'autorisation du Vice-Curateur.

Nous voici dans l'énoncé des grades : en haut, il y a le Curateur Inamovible, le Staroste et le Vice-Curateur, les Provéditeurs et les Satrapes, qui ensemble sont de droit Grands-Maîtres de l'Ordre de La Grande Gidouille et constituent par leurs réunions le Conseil Suprême de l'Ordre.

Mais penchons-nous tout d'abord sur la personnalité d'Alfred Jarry.

Il fut un brillant élève au lycée de Saint-Brieuc, quoique né à Laval, en 1873. En 1887, il fut même inscrit au Tableau d'Honneur, rare privilège pour un enfant d'à peine quinze ans. Ensuite, il monte à Paris, s'inscrit en rhétorique au lycée Henry IV, puis opte pour l'École Normale, où il surprend Henri Bergson par ses questions aussi pertinentes qu'inattendues. Il est aussi doué pour les mathématiques que pour le grec. Ainsi, on trouve dans « Gestes et opinions du docteur Faustroll, pataphycien », son maître livre, une page entière en grec, et une autre pleine de formules mathématiques.

Jarry entre en contact avec Rachilde et son mari Alfred Valette, directeur du *Mercure de France*. Voici sa description par Rachilde, qui fut sa grande amie : « C'était un jeune homme bien musclé, sanglé dans une tenue de bicycliste, qui racontait avec une verve étonnante des histoires merveilleuses et invraisemblables dont il avait le secret. » On trouve d'ailleurs dans *L'anthologie de l'humour noir* de Breton la description de « La Passion considérée comme une course de côte » où la croix que porte le Christ est l'ancêtre du cadre d'un vélo.

En outre, il était petit et trapu, ramassé sur lui-même, tout en muscle, un masque pâle, le nez court, une moustache couleur de suie, et surtout des yeux d'une singulière phosphorescence, qui frappent tous ceux qui l'ont connu.

Mais revenons à la pièce de théâtre qui a nom *Ubu Roi*, qui n'est somme toute qu'une farce d'élève dont l'objet réel est un professeur sentencieux et ridicule ; et qui est entrée l'an passé dans le répertoire de la Comédie Française, consécration suprême.

La première représentation a lieu au Théâtre de l'Œuvre, le 10 décembre 1896. Les décors, excusez du peu, sont réalisés par Bonnard, Vuillard, Toulouse Lautrec, Sérusier, tous amis du Théâtre de l'Œuvre. C'est son propriétaire, Gémier, qui tient le rôle d'Ubu. Et il prononce le fameux *Merdre* dès son entrée en scène. Ce mot n'avait jamais été prononcé avec une telle violence provocatrice, qui déchaîne la fureur des spectateurs, soudain tirés de leur quiétude bourgeoise. La salle, composée de toutes les célébrités de l'époque, se met debout et hurle son indignation. Elle aura bien sûr d'autres occasions de se manifester au cours de la pièce. À la fin de celle-ci, les cris des adversaires se mélangent aux bravos des amis de Jarry. *Ubu roi* était devenu une véritable machine de guerre de la nouvelle littérature, face la littérature de l'époque, qui prenait un sacré coup de vieux.

Pour en revenir à Jarry, citons Fernand Lot : « Pour essayer d'évoquer l'homme et d'expliquer l'œuvre, il ne faut pas craindre de prodiguer les anecdotes. Le point de départ de ses constructions les plus surréelles, Jarry les prenait toujours dans sa vie. Un fragment de réalité proche lui était toujours nécessaire.»

D'autre part, Jarry ne quittait guère sa bicyclette. Il vint à vélo à l'enterrement de Mallarmé. Jules Renard raconte dans son journal : « J'aime bien les cloportes, dit-il, mais c'est embêtant à éplucher. On passe et on entend pan ! pan ! pan ! C'est Jarry qui, à coup de revolver, tue les araignées dont il garde les toiles : ça orne, dit-il. »

Jarry vivait aussi dans un état d'hallucination entretenu par sa consommation d'alcool. Voici ce qu'en dit Rachilde :

Jarry commençait sa journée en buvant deux litres de vin blanc ; trois absinthes (cette tueuse de poètes) s'espaçaient entre dix heures et midi, puis, au déjeuner, il arrosait son poisson ou son bifteck de vin blanc ou rouge, alternant avec d'autres absinthes. Dans l'après-midi, quelques tasses de café additionnées de marc ou d'alcool. Au dîner, après, bien entendu, d'autres apéritifs, il pouvait encore supporter deux bouteilles de n'importe quel cru. Or, je ne l'ai jamais vu ivre qu'une seule fois, le jour où je l'ai mis en joue avec son propre revolver, ce qui le dégrisa immédiatement.

Ses parents morts, il hérita d'un petit magot, qu'il eût tôt fait de dépenser, entre autres dans la construction de son fameux tripode, que Rachilde décrit comme ceci : « une petite baraque baroque ressemblant à celle d'un cantonnier posée sur quatre pieds de maçonnerie, meublé très sommairement d'un lit-divan posé à terre, quelques chaises en rotin et une minuscule table. » Jarry la décrivait ainsi : « une baraque d'une pièce, en planches, avec, cela va sans dire, une cave au-dessous pour nos vins, et une porte vitrée afin d'y voir clair à relire nos manuscrits... vous saisissez, ma-da-me ? » disait-il de sa voix toujours emphatique.

Méprisant la table, il écrivait d'ailleurs couché à plat ventre. Ses abus d'alcool lui minaient inéluctablement la santé. Grâce à Rachilde, il fit la connaissance du docteur Saltas, qui l'accompagna jusqu'à sa mort. Juste avant celle-ci, il demande au docteur Saltas un dernier vœu : qu'on lui donne un cure-dent. Et il meurt aussitôt, à trente-quatre ans, le jour de la Toussaint, le 1^{er} novembre 1907.

Au-delà du personnage fabuleux et grotesque d'Ubu, c'est dans les *Gestes et opinions du Docteur Faustroll, pataphysicien* qu'il donne l'essentiel de ce qu'on peut appeler sa doctrine, et qui est un merveilleux petit livre plein d'une fantaisie chatoyante. Chaque chapitre est dédié à un de ses amis, comme Thadée Natanson, Alfred Valette, Léon Bloy, Franc-Nohain, Paul Gauguin, Gustave Kahn, Stéphane Mallarmé, Henri de Régnier, Marcel Schwob, Pierre Loti, Paul Fort, Pierre Bonnard, et curieusement à Paul Valéry. Le docteur Faustroll est accompagné d'un singe papion appelé Bosse-de-Nage, qui ne sait dire que « ah ah », ramenant le dialogue socratique à sa plus simple expression.

Le docteur Faustroll naquit en Circassie en 1898, à l'âge de 63 ans, [qu'] il conserva toute sa vie (...) de peau jaune d'or, au visage glabre, sauf des moustaches vert de mer, les cheveux alternativement, poil par poil, blond cendré et très noir, ambiguïté aubur-

nienne changeante avec l'heure du soleil ; les yeux, deux capsules de simple encre à écrire, préparée comme l'eau de vie de Dantzig, avec des spermatozoïdes d'or dedans.

Il était imberbe, sauf ses moustaches, par l'emploi bien entendu des microbes de la calvitie, saturant sa peau des aines aux paupières, et qui lui rongeaient tous les bulbes, sans que Faustroll eût à craindre la chute de sa chevelure ni de ses cils, car ils ne s'attaquent qu'aux cheveux jeunes. Des aines aux pieds par contraste il s'engainait dans un satyrique pelage noir, car il était un homme plus qu'il n'est de bienséance.

(...)

Pour ne point choquer le peuple, il se vêtit d'une chemise en toile de quartz, d'un pantalon large, serré à la cheville ; des bottines minuscules et grises, la poussière y étant maintenue, non sans grands frais, en couche égale, depuis des mois, sauf les geysers secs des fourmillions ; d'un gilet de soie jaune d'or, de la couleur exacte de son teint, sans plus de boutons qu'un maillot ; deux rubis fermant deux goussets, très haut, et d'une grande pelisse de renard.

Il empila sur son index droit des bagues, émeraudes et topazes, jusqu'à l'ongle, le seul de ses dix doigts qu'il ne rongea point, et arrêta la file d'anneaux par une goupille perfectionnée, en molybdène, vissée dans l'os de la phalange à travers l'ongle.

En guise de cravate, il se passa au cou le grand cordon de la Grande Gidouille, ordre inventé par lui et breveté, afin qu'il ne fût galvaudé.

Il se pendit par le cordon à une potence disposée à cet effet, hésitant de quelques quarts d'heure entre deux maquillages suffocatoires, dits pendu blanc et pendu bleu.

Et, s'étant décroché, il se coiffa d'un casque colonial.

Pour passer du Collège de Pataphysique à l'Ouvroir de Littérature Potentielle, nous n'avons qu'à suivre le Transcendant Satrape et Grand Conseil de l'Ordre de la Grande Gidouille Raymond Queneau.

Je me permets de citer Paul Fournel, historiographe autoproclamé de L'Oulipo, dans son ouvrage *Clefs pour la littérature potentielle*, publié par Les Lettres Nouvelles :

C'est dans l'esprit fécond d'un Régent du Collège de Pataphysique que grandit l'idée d'un Ouvroir de Littérature Potentielle dont le besoin se faisait généralement sentir. Mais si l'idée précise de constituer un groupe revient à François Le Lionnais, on peut dire sans conteste que le Transcendant Satrape Raymond Queneau portait en lui la conscience claire de l'existence d'une Littérature

Potentielle sur laquelle il convenait d'œuvrer. Dès 1945, Le Lionnais trouva un misanthrope pour imprimer dans la défunte revue *Message* un sonnet sans substantif, ni adjectif, ni verbe. Quelques années plus tard, Queneau réussissait la prouesse sans nom de faire découper à Monsieur Gallimard lui-même un très beau livre en tranches fines pour en faire une espèce de self-service poétique connu sous le nom de « Cent mille milliards de poèmes ». Ce serait lors de la décade « Queneau » de Cerisy-la-Salle que s'est rassemblée la chair agissante de l'Oulipo. Six des participants de cette décade se retrouvent à la table du « Vrai Gascon » et se mettent au travail. Jacques Bens est nommé d'entrée secrétaire à titre définitif, rapporte la phrase clef de cette première réunion : « Considérant que nous ne nous réunissons pas seulement pour nous divertir (ce qui est déjà considérable, certes) que pouvons-nous attendre de nos travaux ? » Les six participants, à savoir Bens, Berge, Le Lionnais, Lescure, Duchâteau, Queneau et Queval ne parviennent pas à répondre tout de suite et décident de demander à Noël Arnaud, Latis et Albert-Marie Schmidt de venir les aider dès la séance suivante. Après bien des péripéties, l'Oulipo se hissait au niveau de l'éclatante vérité de son nom. Bien vite, de nouveaux adhérents viennent s'ajouter au groupe initial : ces faux sérieux que sont Marcel Duchamp, Luc Étienne, Georges Perec et Jacques Roubaud. Encore fallait-il définir ce qu'est l'Oulipo. Queneau propose ceci : « Rats qui ont à construire un labyrinthe dont ils se proposent de sortir. » Il ajoute, se plaçant sur le plan historique : « On peut considérer que, le jour où les Carolingiens se sont mis à compter sur leurs doigts 6, 8, 12, pour faire des vers, ils ont accompli un travail oulipien. »

Mais il est temps de se pencher sur leurs travaux. C'est ici qu'on retrouve la méthode S+7 dont j'ai parlé dans ma communication sur la poésie. Pour rappel, il s'agit d'extraire d'un texte donné tous les substantifs et de les remplacer successivement par le septième nom commun qui les suit dans un dictionnaire choisi. Il est évident que le chiffre sept peut être remplacé par un autre.

Dans le texte qui suit, le postulat d'Euclide est traité successivement par la méthode S+5, ensuite par la méthode S+7, et pour terminer S+9.

Voici d'abord le postulat d'Euclide : « Si deux droites situées dans un plan font avec une même sécante des angles intérieurs du même côté dont la somme est plus petite que deux droites, ces deux droites se rencontrent de ce côté. »

Méthode S+5 : « Si deux dromadaires situés dans un même plant font avec un même séchoir des animaux intérieurs du même cotillon dont le sommier soit plus petit que deux drôlesses, ces deux dromadaires se rencontrent dans le cotillon. »

Méthode S+7 : « Si deux ducs situés dans un plantigrade font avec ce même secret des anneaux intérieurs du même cotonnier dont le somnifère soit plus petit que deux dualismes, ces deux ducs se rencontrent dans ce cotonnier. »

Et voici ce que donne la méthode S+9 sur un texte du dictionnaire philosophique de Lalande : « Si deux dynamismes situés dans une polémique font avec la même sémiologie des antécédents intérieurs de la même cristallisation, dont le souvenir soit plus petit que deux dynamiques, ces deux dynamiques se rencontrent dans cette cristallisation. »

Il y a encore le « poème-barre », dont le principe est de faire des poèmes en mettant des rimes où d'ordinaire on n'en met pas, et éviter d'en mettre là où l'on en met d'habitude. Par exemple : « Gal, amant de la reine, alla — c'est étonnant — Galamment, de l'arène à la place Dauphine. »

Quant à Raymond Queneau, il se penche sur la redondance chez Phane Armé. Par exemple, à partir du sonnet « Le Vierge, le vivace / Et le bel aujourd'hui », il ne conserve que ses sections rimantes :

Aujourd'hui
Ivre,
Le givre
Pas fui !
Lui,
Se délivre...
Où vivre ?
L'ennui.
Agonie
Le nie,
Pris,
Assigne
Mépris
Le Cygne

On rejoint Queneau quand il constate qu'il y a presque autant de poésie dans la restriction que dans le poème entier. C'est encore plus net avec le sonnet suivant : « Ses purs ongles très haut dédiant leurs onyx », etc. Ce qui donne :

Onyx ?
Lampadophore...
Phénix ?
Amphore...
Nul Ptyx
Sonore
Au Styx

S'honore.
Un or ?
Le décore
Une Nixe
Encor
Se fixe ;
Septuor

Il y a encore la poésie antinomique, dont le principe est de prendre un texte et remplacer chaque mot par son contraire. Ainsi, on a : « Le silence des espaces infinis m'effraie » et « Le bruit intermittent des petits coins me rassure. »

Mais l'Oulipisme ne s'arrête pas là. Le palindrome est aussi l'objet d'étude. Rappelons, si nécessaire, que le palindrome est un texte qui peut se lire dans les deux sens, comme RADAR. Georges Perec y est passé maître en composant un palindrome de 9 691 lettres, que vous comprendrez qu'il est impossible de citer ici.

Et voici, pour terminer, une fable bien connue de La Fontaine passée au crible de la méthode S+7 :

La cimaise et la fraction
La cimaise ayant chaponné tout l'éternueur
Se tuba fort dépurative quand la bixacée fut verdie :
Pas un sexué pétrographique morio de mouffette ou de verrat
Elle alla crocher la frange
Chez la fraction sa volcanique
La processionnant de lui primer
Quelque gramen pour succomber
Jusqu'à la salanque nucléaire.
« Je vous peinerai, lui discorda-t-elle,
Avant l'apanage, folâtrerie d'Annamite !
Interlocutoire et priodonte. »
La fraction n'est pas prévisible :
C'est là son moléculaire défi.
« Que feriez-vous au tendon cher ?
Discorda-t-elle à cette énarthrose.
Nuncupation et joyau à tout vendeur,
Je chaponnais, ne vous déploie.
Vous chaponniez, j'en suis fort alarmante.
Eh bien ! débagoulez maintenant. »

J'ai consulté Internet pour savoir où en étaient la Pataphysique et l'Ouvroir de Littérature Potentielle. J'ai trouvé pour la première 18 200 entrées, quant à l'Ouvroir il offre 80 200 entrées. C'est dire que les deux se portent bien. Je vous donne donc rendez-vous dans vingt-cinq ans, pour entendre une nouvelle communication sur de nouvelles bases. D'ici là, je vous redis « merdre ».